

...Vers une Foi Adulte

Sur le chemin d'EMMAÛS...



Les pèlerins d'Emmaüs par Jean-Marie Pirot-Arcabas.

" Et ils se dirent l'un à l'autre : " Notre cœur n'était-il pas tout brûlant en nous, quand il nous parlait sur le chemin, quand il nous expliquait les Ecritures ? "

(Luc 24, 13-35)

Où EST JÉSUS ?

Jésus est mort. Le Sabbat est terminé. Avant de recommencer sa semaine, une femme se rend au tombeau. C'est Marie-Madeleine, la pécheresse publique, la femme à qui Jésus avait montré un nouveau chemin pour sa vie... Mais après avoir assisté à la crucifixion de son Seigneur, elle imagine sans doute que la vie va reprendre comme avant... Qu'elle va retomber dans les ornières du péché, pour toujours.

« On a enlevé le Seigneur de son tombeau ! »

Soudain, c'est le cri du cœur. Notons ce détail : « on a enlevé ». Dans la Bible, c'est la manière habituelle pour indiquer que c'est Dieu qui agit : par respect, le Nom très saint n'est pas prononcé. « On a enlevé... » veut dire : Dieu est intervenu et il a retiré Jésus des griffes de la mort.

Marie-Madeleine a déjà tout compris, en un clin d'œil : notre Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants. Sur Jésus, la mort n'aura pas le dernier mot ! Elle se met à courir : on a enlevé le Seigneur de son tombeau !

Mais une incertitude demeure, et elle est d'importance : nous ne savons pas où on l'a mis. J'imagine l'angoisse de cette femme : qu'est donc devenue cette chair semblable à la nôtre, ce corps qui a porté nos péchés ? Que sont devenues ces mains crucifiées par

lesquelles la bonté de Dieu nous relevait dans nos misères ? Où est donc ce visage, avec son regard qui lisait au fond des cœurs ?

Marie-Madeleine a senti qu'elle ne pourrait pas répondre seule à ces questions. Elle qui a baigné les pieds de Jésus de ses larmes, elle devine, dans son cœur, que le corps du Christ ne lui appartient plus, ni à elle ni à quiconque. Le corps ressuscité du Christ appartient désormais à Dieu et à l'Église que le Christ a fait naître en donnant sa vie.

« Ils couraient tous les deux ensemble »

Alors, nous dit l'Évangile, elle court trouver Simon-Pierre, et l'autre disciple, celui que Jésus aimait. Deux témoins privilégiés : Simon-Pierre, car il est le chef de l'Église; lui seul pourra constater valablement la disparition; et le disciple que Jésus aimait, car cette recherche du corps de Jésus est d'abord une histoire d'amour.

Remarquons-le bien : il n'y a rien de morbide dans ce récit évangélique. Rien à voir avec les morgues de nos hôpitaux ou avec nos salons funéraires... Les disciples se mettent à courir, et de plus en plus vite. On imagine la scène : le premier pape qui se fait distancer par un plus jeune que lui ! L'amour avance plus vite que l'autorité.

Mais par respect, l'autre disciple n'est pas entré le premier. D'ailleurs, il n'y a presque rien à voir. En se penchant, il voit que le linceul est resté là. Simon-Pierre fera la même constatation, remarquant que le suaire est rangé à part. De toutes façons, Jésus n'est plus là. Ce n'est plus l'heure de voir, mais celle de croire !

« Il vit et il crut »

C'est bien ici que saint Jean veut nous conduire par son Évangile. En nous menant au tombeau de Jésus, il nous amène à la foi : nous aussi, nous devons renoncer à voir, et accepter enfin de croire. Remarquons comment l'évangéliste commente la réaction de Pierre : Jusque-là en effet, les disciples ne savaient pas que, d'après l'Écriture, il fallait que Jésus ressuscite d'entre les morts.

« *D'après l'Écriture...* » : car c'est d'abord la Bible qui nourrit notre foi. Notre foi n'est pas fondée sur le corps humain de Jésus enfermé dans un tombeau. Nous croyons à sa Parole vivante, communiquée à travers les Écritures Saintes, Ancien et Nouveau Testaments réunis. Aujourd'hui encore, Jésus vient à nous : il nous parle.

Mais il y a plus : en instituant son Église, Jésus lui a confié les sacrements de sa présence et de son action. Au soir du Jeudi-Saint, nous l'avons redit fortement : baptême, eucharistie, confirmation, et tous les autres sacrements, au service de notre foi. Aujourd'hui encore le Seigneur vient à nous : il nous donne la vie de Dieu.

Le tombeau est définitivement vide. Comme les disciples, nous en sommes témoins. Non pas seuls, mais ensemble. C'est cela l'Église fondée par le Christ : pas Madeleine toute seule dans son quotidien, pas Pierre tout seul dans ses décisions, ni Jean, ni chacun de nous. Pas des individus isolés, mais des croyants réunis ensemble, témoignant courageusement de l'action de Dieu qui a ressuscité Jésus d'entre les morts.

Aujourd'hui encore, le Christ sauve le monde : il se donne dans son Église. Aujourd'hui, le Christ est ressuscité. Alléluia ! Amen !

Dominique Foyer,
prêtre du diocèse de Cambrai

LU pour vous

sur le site de la Conférence Catholique des Baptisés de France

A propos du Vatican et des nouveaux Cardinaux :

« Pour répondre à la question (du rôle du pape), j'aimerais vous raconter une histoire : Le 11 octobre 1962, le soir du jour où le concile de Vatican II venait d'être solennellement ouvert, une grande foule s'était réunie sur la place Saint-Pierre, sous les fenêtres du pape Jean XXIII. Celui-ci vint à la fenêtre pour parler à la foule. Ce fut un discours sans façon, tout simple, sans grands mots, sans théologie. À la fin, il donna congé à la foule en disant aux parents de rentrer chez eux et d'aller embrasser leurs enfants. La lune se levait dans le ciel de Rome. Il dit qu'il confiait sa bénédiction à la lune, et que les parents montrent la lune aux enfants et disent que le pape avait confié au rayon de lune une caresse pour eux, pour leur dire la tendresse du pape pour tous les enfants et toutes les familles. Sur la place, les gens écoutaient et pleuraient en écoutant le vieil homme, ils se sentaient aimés, connus. ils se sentaient de bons parents, qui allaient être capables de donner de bonnes choses à leurs enfants.

J'aimerais qu'aujourd'hui, des gens, de nouveau, entendent cela quand des hommes d'Église s'expriment. »

Christine, 13 février 2012.

« Jusqu'à quand l'Eglise sera-t-elle dirigée par l'Europe et les Etats-Unis ? »

(« **La Croix** » du lundi 20 février)

Parmi les cardinaux créés, un seul Latino-Américain, le brésilien Ioan de Aviz, alors que c'est le continent où les catholiques sont le plus nombreux... : « L'Europe devrait redescendre à une attitude de fraternité à l'égard des autres continents en cessant de les regarder de haut... » « Pourquoi ne tenons-nous pas compte de ce qu'ont déjà appris les Eglises à travers le monde, en appelant à Rome leurs représentants ? »

Les cardinaux ? : Trop d'Italiens, trop de représentants de la Vieille Europe, au Vatican trop d'hommes âgés en charge de dossiers lourds qu'ils entendent gérer seuls... Une gérontocratie présidée par le pape, dont le journal **La Croix** (Fr. Mounier, 20 fév. 12) ose évoquer la santé...

Le goût savoureux des Cendres :

Réellement, je crois que ce mercredi, cette entrée en Carême, est une fête joyeuse ! Que le goût et le parfum des Cendres sont savoureux. Ils sont celui de l'abandon et de l'assurance. L'abandon à Dieu et l'assurance que la poussière que nous sommes et à laquelle nous retournerons n'est pas la finalité de nos vies. Les cendres témoignent de la joie des Rameaux plus que de la lâcheté des jours de la Passion, de la Résurrection de Pâques plus que de la Croix du Vendredi Saint. Les cendres témoignent d'un Dieu dont l'amour pour les hommes déborde, d'un Dieu qui croit en l'homme.

Aujourd'hui, comme durant tout le Carême, nous devons apprendre à accueillir la Bonne Nouvelle, apprendre à convertir notre regard pour que la marche vers Pâques ne soit pas une marche de honte et de faute dans laquelle nous n'oserions regarder en face notre Dieu, mais une marche de joie où, libérés par Dieu, nous pourrions témoigner du triomphe de la Vie.

Si les Cendres sur notre front ne sont que les restes inanimés de nos surplus passés, de quoi témoigneront-ils ? De nos fautes, de nos richesses ? Quel intérêt ?

Si les Cendres sur notre front sont le signe du feu vivant de Dieu, de son don incandescent qui nous libère de la mort, alors oui il vaut la peine de les porter comme un témoignage de notre foi en Jésus, le Christ, ressuscité.

Extrait de l'article de **Boris Gréville** sur le site de la **Conférence Catholique des Baptisés de France**.

NDLR : Je ne suis pas mécontent d'avoir trouvé cet article de Boris Gréville : son opinion rejoint la mienne ; le Carême est un temps tonique de réconciliation, source de joie ; je me suis toujours senti mal à l'aise devant toute sombre « entrée en purgatoire », alors que nous sommes invités à **choisir la Vie** ! y.l.

« Eglise, qu'as-tu fait de notre Concile ? »

Comme la plupart des publications catholiques de ce printemps, et en ce temps pascal, le présent bulletin est heureux lui aussi de célébrer les 50 ans de l'ouverture du Concile Vatican II : deux bons livres viennent de paraître sur le sujet, qui viennent remémorer l'extraordinaire chemin fait par l'Eglise au cours des trois années durant lesquelles le Concile se déroula :

- **La bataille du Vatican. 1959-1965**, Les coulisses du concile qui a changé l'Eglise, de Christine Pedotti (Plon)
- **L'événement VATICAN II**, de John W. O'Malley (Lessius)

Que de raisons de se réjouir, tout émerveillés de sa tenue, de son déroulement et des évolutions-révolutions qu'il a déclenchées dans le cœur même des Pères conciliaires (dans leur majorité) à la perception des signes des temps ! Que d'orientations importantes ont ainsi été confirmées : Textes magnifiques sur la vocation du Peuple de Dieu, sur la liberté religieuse, sur l'œcuménisme... regard bienveillant sur le monde, sur les croyants et les autres, malgré le climat de guerre froide qui régnait alors en Europe, à l'issue d'une guerre mondiale particulièrement cruelle.

Bien sûr, ce Concile fut aussi une bataille – et cela continue de l'être – car un groupe de Pères conciliaires, certes minoritaires, mais placés, pour certains, au cœur même de la Curie romaine, firent tout leur possible pour « bétonner » l'Eglise, pour la garder « pure et dure », hiérarchique et loin d'un monde pécheur, elle dont la mission essentielle était notamment de fustiger les comportements diaboliques de celui-ci... Malheureusement, le Pape Paul VI céda sur plusieurs points... et le P. John W. O'Malley écrit (p.404) :

« il se plongea dans les documents conciliaires, un « crayon rouge » à la main, et les révisa méticuleusement tout au long de leur élaboration, ce qui constitua une action pontificale sans précédent dans les annales des conciles œcuméniques. Il écarta fermement quatre questions de l'agenda : le célibat des prêtres, le contrôle des naissances, la réforme de la curie et le mécanisme destiné à donner une place centrale à la collégialité »

Hormis le contrôle des naissances, que l'encyclique *Humanae vitae* de 1968 ne pouvait vraiment régler, **tous ces problèmes demeurent aujourd'hui, inchangés**. Sauf peut-être la possibilité d'évoquer à haute voix le monde bloqué que constitue la hiérarchie catholique romaine... même le journal *la Croix* le fait...

Il y a toujours aussi peu de dialogue au sein de l'Eglise-Communion qu'a pourtant voulue le Concile, ce qui est un comble ! Pourquoi, en effet, les différents problèmes se régleraient-ils, tant que le mode de sélection à la curie romaine demeure inchangée ?

Alors, la question posée à l'Eglise, c'est-à-dire à chacun des chrétiens la composant, est bien celle-ci : **« Et toi, qu'as-tu fais de notre Concile ? »**

Disciples d'Emmaüs, notre regard se tourne, plein d'espoir vers ces régions du monde où, nous dit-on, la foi chrétienne s'accroît... **Car, pour citer le Père Yves CONGAR** :

« Le danger est qu'on ne cherche plus, mais qu'on exploite simplement l'inépuisable magasin de Vatican II... Ce serait trahir l'aggiornamento que de le croire fixé une fois pour toutes dans les textes de Vatican II . »

y.l.

VATICAN II à l'heure de l'histoire

« *La Croix* » du jeudi 23 février 2012

ECCLESIOLOGIE. Deux ouvrages, 50 ans après, explorent l'histoire de cet événement majeur de l'Eglise du XXème siècle.

Isabelle de Gaulmyn, correspondante du journal à Rome, présente deux ouvrages en parallèle :

- **La bataille du Vatican. 1959-1965,**
Les coulisses du concile qui a changé l'Eglise
de Christine Pedotti (Plon 573 p. 24,50 €)
- **L'événement VATICAN II**
de John W. O' Malley (Lessius, 448 p., 34.50 €)

Achetez le moins cher, le livre de Christine Pedotti est remarquable, elle est une talentueuse narratrice ! L'intérêt du second livre (du jésuite américain) est d'insister sur ce qu'a été la vie de l'Eglise au XI Xème siècle : bien difficile, car à « contre-courant » du monde...

Relire l'histoire du Concile est aussi voir le travail de l'Esprit Saint à l'oeuvre en chacun des participants (ou presque) : vraiment, au cours de ce Concile, il s'est passé ce que chacun espérait confusément, : le jaillissement d'un FEU NOUVEAU !

De Monique Hébrard :

« Quel travail et quel talent ! Les 570 pages de notre amie et co-fondatrice de la CCBF (Conférence Catholique des Baptisé(e)s de France), Christine Pedotti se dévorent comme un thriller. »

« Christine a lu une cinquantaine d'ouvrages de théologiens et historiens, les journaux, récits et mémoire des témoins directs du concile Vatican II. Elle s'en est imprégnée au point qu'elle est entrée dans la peau des principaux acteurs qu'elle met tour à tour en scène en restituant non seulement leurs actes et leurs paroles mais leurs états d'âme. Et tout cela avec une remarquable empathie. Christine n'est pas partisane. Si elle a une bouleversante tendresse pour Jean XXIII (mais qui ne l'avait pas ?), elle ne regarde pas pour autant Ottaviani comme un ennemi. Un véritable panorama de l'âme humaine ! Durant ces trois années de Concile, entre l'aula, les restaurants, les maisons religieuses, les bureaux des congrégations et « les couloirs », se déroule une dramaturgie à l'échelle mondiale autour d'un fantastique retournement des mentalités. Le récit a les qualités d'une tragédie (parfois d'une comédie) classique. L'expert Joseph Ratzinger et son compagnon Hans Küng ne se font-ils pas traiter par un membre du Saint-Office agacé par leur audace, d'adolescents et de « sans culotte » ! Et certaines ruses pour imposer une formule contre les adversaires frisent le grotesque, pire la malhonnêteté.

« Mais là n'est pas l'essentiel. Au fil de ce journal des quatre sessions on assiste à un changement de siècle de l'Eglise. Les évêques qui y entrent pour la première fois avec une cérémonie figée et solennelle sont un peu des moutons soumis à un pape infaillible, qui n'ont guère conscience de leur part de responsabilité dans l'Eglise universelle. C'était sans compter quelques cardinaux notamment français (parmi lesquels le cardinal Lienart) et allemands, (bientôt rejoints par les belges) et de célèbres théologiens venus en experts qui vont d'emblée refuser d'entériner tous les schémas dûment préparés par la Curie. Vont alors s'engager des batailles sur plusieurs questions. Parmi les plus chaudes : le latin domaine sacré des clercs (les Pères du concile devaient faire leurs interventions en latin !), la notion de peuple de Dieu, l'œcuménisme, les autres religions, le regard positif sur le monde, la conception de la vérité et de la tradition, la collégialité des évêques. Apparaissent alors Mgr Marcel Lefebvre et quelques autres prélats très conservateurs pour qui tout changement met l'Eglise et la Vérité en péril et qui veulent préserver la Tradition d'un monde jugé mauvais. Pauvre Jean XXIII qui avait voulu entrer en « conversation » avec le monde ! »

Quand on voit l'ampleur des batailles, on comprend que ce basculement d'une Eglise, encore marquée par la monarchie, à l'Eglise du 20^{ème} siècle puisse ne pas être encore entériné... et les arguments des « progressistes » et des « conservateurs » d'alors sont désespérément les mêmes encore en 2012 !

Les évêques conciliaires ont certes vécu une conversion personnelle considérable et la célébration de clôture du concile (avec des observateurs laïcs !) n'avait plus rien à voir avec celle de l'ouverture. Ils n'avaient sans doute pas prévu que, 50 ans plus tard, ils auraient des successeurs qui tiendraient à nouveau des discours contre lesquels ils avaient voté avec une écrasante majorité...

A l'approche de l'anniversaire du concile, il est important d'en comprendre l'enjeu et de constater qu'il n'a pas fini d'être « appliqué », même si, sur le terrain, il est souvent dépassé. Et le livre de Christine Pedotti est un cadeau. »

Monique Hébrard

LU pour VOUS

Revue « *Etudes* » de Mars 2012

Dialogue interreligieux :

l'universalité de Jésus Christ à l'épreuve

(de Geneviève Comeau, xavière, p. 355) :

La question de l'unicité et de l'universalité de Jésus Christ est au cœur de la théologie des religions : comment tenir qu'Il est l'unique sauveur de tous, comme le dit la foi chrétienne, tout en ayant un regard positif sur les autres religions ?

Un peu d'histoire : la théologie des religions situe le christianisme dans un monde religieux pluriel :

le judaïsme, l'islam, l'hindouisme, le bouddhisme, les religions traditionnelles africaines... cette constatation conduit les Eglises à sortir de leur arrogance et de leur superbe isolement, et les invite à considérer ce qui est « vrai et saint » dans les autres religions, et qui ne peut venir que de Dieu. Alors, celles-ci aussi seraient-elles voies de salut ? C'est Karl Rahner qui affirme qu'au cœur de la foi chrétienne se situe le don que Dieu fait de lui-même à tout être humain. A ce don de Dieu, qui est universel, correspond une pluralité de réponses... Jésus Christ, plénitude du don de Dieu, est présent dans les diverses traditions religieuses, et dans tout homme de bonne volonté...

Mais attention, l'énoncé de cette affirmation est vécu, est entendu comme l'expression quasi synonyme de l'impérialisme occidental...

Aussi le dominicain Claude Geffré suggère-t-il de renoncer à une théologie métaphysique du *Logos* surplombant toutes les religions, qui relâcherait le lien entre le Verbe et le Jésus de l'histoire: L'unicité singulière du Christ se trouve au cœur de la vie de Jésus de Nazareth, qui est une unicité relationnelle. C'est dans cette voie d'unicité relationnelle que s'engagent les théologiens du dialogue interreligieux, qui soulignent combien la relation est au cœur de la foi chrétienne - un Dieu Trinité est un Dieu en relation. Et combien Jésus de Nazareth est un homme de relation et de dialogue. La révélation de Dieu en Jésus Christ invite les chrétiens à entrer en dialogue avec d'autres croyants... Et cette rencontre aidera les chrétiens à approfondir leur foi en Dieu qui est lui-même relation.

Dans un monde marqué par la violence...

... les religions sont souvent considérées comme porteuses de violence... Pourtant, il y a la figure emblématique de Gandhi. Il y a aussi, bien sûr, Jésus de Nazareth, qui a lié les 2 aspects : refus de la violence et refus de la domination : toute sa vie est orientée vers le don de soi et le service fraternel. Le Dieu-Père dont Jésus est le témoin fidèle se révèle en plénitude dans la mort de Jésus sur la croix : la croix est le lieu et le fondement suprême du don de soi pour la vie de l'autre. Jésus rend témoignage à ce Dieu-Père de manière unique : il accepte à l'avance son « heure »... La mort du Juste est un scandale, et pour surmonter ce scandale, il faut accepter de croire que le projet de Dieu, son amour inconditionnel pour l'humanité, passe par le « refus des formes historiques de domination. » Cela ne va pas de soi : ce n'est qu'après la Résurrection que le cœur des disciples s'ouvrira à cette confiance. Jésus est fidèle à l'inouïe vérité de Dieu, y compris lors de la Passion. Et c'est dans cette mort « honteuse » qui semble jeter le discrédit sur l'ensemble de la mission, que le centurion au pied de la croix s'écrie : « Vraiment cet homme était fils de Dieu ! » (Mc 15, 39)

A sa suite, ses disciples aujourd'hui sont invités à préparer un avenir partagé où chacun ait sa place. Patient travail, toujours à reprendre. Jésus « universalise ses disciples » en leur communiquant sa passion pour l'humanisation du monde. Selon J. Moingt, c'est là le premier objectif missionnaire de l'Eglise, le plus urgent, qu'il soit en relation avec des croyants ou des incroyants...

L'Eglise, qui se veut fidèle à l'Évangile, est appelée sans cesse à se convertir au style de vie de Jésus de Nazareth. L'Eglise primitive avait su traduire dans les faits le paradoxe évangélique d'un pouvoir sans domination, remarque J. Moingt. Comment incarner le même paradoxe aujourd'hui, dans d'autres contextes ? Y.L.

Résurrection

« Il leur recommanda de ne raconter à personne ce qu'ils avaient vu jusqu'à ce que le Fils de l'homme ressuscite d'entre les morts. Ils observèrent cet ordre tout en se demandant entre eux ce qu'il entendait par ressusciter d'entre les morts » (Mc 9, 9-10).

Comme je comprends la perplexité des apôtres ! J'ai beau faire, je n'arrive pas à me représenter la résurrection finale comme de grandes retrouvailles où l'on se congratule en se rappelant les souvenirs de la vie terrestre ! Comment un corps réduit en poussière – ou en cendres – peut-il se relever... et sous quelle forme ? à quel stade de sa vie ??...

Et puis je suis tombée l'autre jour sur un texte de Michel Hubaut qui m'avait beaucoup éclairée il y a quelques années et que j'avais serré précieusement.

Je le livre aux lecteurs. Il ne dissipe pas le mystère, bien sûr, mais il lui donne un coup de projecteur...

MCL

De La CROIX L'EVENEMENT
Vendredi 25 mars 1994

DU CORPS à L'ESPRIT

Michel Hubaut, franciscain

Après la mort, un autre agencement corporel (Réflexion)

La résurrection du corps humain fait problème. Ce n'est guère étonnant ! Peut-être avons-nous une conception trop étriquée du mystère de l'homme.

C'est à travers lui, mon corps, que je peux prendre conscience de moi-même, exercer ma liberté, exprimer ma pensée et mes sentiments, aimer, travailler, éprouver joie et plaisir, me situer dans l'univers, communiquer, entrer en relation avec ce monde et avec les autres hommes. Grâce au corps, l'amour et la solidarité s'incarnent. Rien n'existe en moi sans dimension corporelle.

Mon corps est structuré par un message génétique où se combinent l'héritage aussi bien des parents les plus directs que celui de l'immense chaîne des vivants qui, depuis les origines, ont façonné notre humanité. Mais ce qui fait que ce corps est le mien et pas celui d'un autre, c'est l'agencement particulier des molécules, en langue informatique on dirait leur « programme. »

Il est légitime de dire « j'ai un corps » dans la mesure où je n'y suis pas totalement immergé et qu'il ne représente pas la totalité de ma personne. Mais il est aussi vrai de dire « je suis un corps » dans la mesure où il conditionne non seulement mes comportements les plus matériels, mais aussi les réalités les plus spirituelles.

Le corps peut être source d'asservissement, de régression vers l'animalité mais aussi serviteur de l'esprit, signe d'agressivité animale ou de tendresse et de don, opacité ou transparence, complice de la croissance de l'amour. L'homme est appelé à « humaniser » son corps ! Celui-ci ne devient vraiment « humain » qu'au moment où il devient celui d'une personne dont la liberté n'est plus totalement asservie aux seuls besoins biologiques.

La personne humaine, en dépit du vieillissement, des mutilations corporelles, demeure elle-même en se transformant sans cesse. Il y a identité de la personne et non identité corporelle. Chacun écrit la musique de sa vie qui est faite de toutes nos expériences et constitue notre identité historique.

Mais croire que Dieu rendra la vie à notre « corps », cela ne signifie pas qu'il sera en quelque sorte « éternisé », identique à lui-même, copie conforme de notre corps biologique actuel projeté dans l'au-delà.

Rappelons que la physique s'ingénie de plus en plus à désintégrer la notion même de matière qui semble surtout faite de « vide », traversée de particules, de champs de force, de flux d'énergie. Elle est en perpétuel changement ! La physique fondamentale rend donc de plus en plus problématique toute représentation « matérialiste » de la matière, qui aurait, selon

certaines physiciens, d'étrange affinité avec l'esprit.

Notre corps actuel est parfaitement adapté à notre condition terrestre. Il aurait probablement une autre organisation si nous vivions sur une autre planète ! Pour reprendre l'expression de Maurice Zundel, notre mort est en quelque sorte la rupture du « cordon ombilical » qui nous reliait avec cet immense « placenta » qu'est l'univers physique indispensable à notre condition corporelle actuelle. Mais, une fois mort à cet univers physique, à ce premier stade de la création, nous n'avons plus besoin de ce corps biologique qui peut alors se dissoudre.

Et il n'est pas invraisemblable de penser que le corps matériel de l'homme terrestre puisse, après la mort biologique, recevoir un « autre agencement corporel. »

A ce substrat permanent, qu'on appelle l'âme ou l'esprit, Dieu peut donner un nouveau « support » que saint Paul appelle « corps spirituel » - ce qui ne signifie pas immatériel ! - , apte à exprimer notre moi personnel, parfaitement adapté à l'au-delà et à des relations nouvelles avec Dieu, les autres et le monde. L'homme demeurerait ainsi parfaitement lui-même.

Il n'est pas en notre pouvoir de nous « représenter » le comment de cette « mutation » corporelle. C'est ici que la logique de ma foi, fondée sur la logique de l'amour de Dieu, croit en une intervention créatrice de Dieu. Bien qu'il ne s'agisse pas à proprement parler d'une nouvelle création de l'homme mais d'une création renouvelée, d'une étape décisive de son accomplissement.

Table des Matières

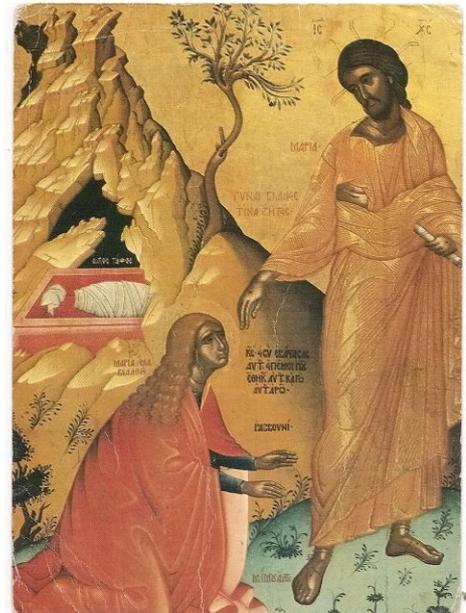
- **Où es-tu Seigneur Jésus, toi le VIVANT ?** Dans l'Eglise, nous dit le P. Dominique Foyer... C'est aussi ce qu'a affirmé le Concile Vatican II : le Christ se tient dans le monde, au sein du Peuple de Dieu. Le bulletin revient sur ce temps fort de l'Eglise, source d'un profond *aggiornamento*, qui pourtant n'a pas été jusqu'au bout de sa propre logique, sans doute par friilosité et/ou par (mauvaise) habitude du pouvoir...

Deux ouvrages évoquent ce temps fort. Qui ne regrette pas l'attitude bienveillante de ce bon pape Jean XXIII ? Cette Eglise-Communion que nous appelons tous de nos vœux... comment la réaliser ? Autre question, plus cruciale, peut-être...

Où irons-nous te rejoindre à notre mort. Seigneur ? L'hypothèse de Michel Hubaut...

Bonnes fêtes de PÂQUES à chacun !

Laissons-nous labourer par le VIVANT ! y.l.



Célébration Œcuménique de la Passion du Seigneur

Paroisse St Jean-baptiste de l'Escaut, église Saint Michel. Valenciennes.



La Célébration de la Passion du Seigneur aura lieu en l'église Saint Michel de Valenciennes, le vendredi 6 avril à 19h.

Cette année encore, et pour la 7ème année consécutive, elle sera œcuménique. Nous sommes reconnaissants à notre évêque comme à nos prêtres d'être à l'écoute de notre profond désir de vivre un temps - celui de l'Office de la Passion - cette prière de Jésus Christ : « Père qu'ils soient un,

pour que le monde croie que tu m'as envoyé » (Jn 17, 21)

(la photo ci-jointe date du Vendredi Saint 2011)